

“Les recteurs doivent aussi encourager le pouvoir”

■ Pour Richard Miller (MR), la parole universitaire est trop souvent dans la dénonciation.

Les universitaires s'investissent-ils suffisamment dans le débat public pour l'enrichir et l'encourager? Après la lettre envoyée par onze recteurs au Premier ministre Charles Michel (MR) pour demander la naturalisation de la famille de Mawda, et après le dossier de “La Libre” consacré à la question (notre édition de samedi), le député Richard Miller a souhaité réagir. Penseur du libéralisme, administrateur délégué du Centre Jean Gol (le centre d'étude du MR), il porte un regard particulier sur la question avec un pied dans le monde intellectuel, et un pied dans l'arène politique.

Souligner le positif

“La semaine dernière, l'expression des onze recteurs (qui avait été critiquée par le secrétaire d'Etat N-VA Theo Francken, Ndlr) était honorable. Globalement cependant, je regrette que la parole publique des universitaires soit si souvent l'expression d'une opposition, d'une résistance ou d'une dénonciation. Les universitaires, comme les recteurs, gagneraient à encourager et soutenir le pouvoir et les décisions politiques quand il y a

lieu de le faire. La prise de parole des universitaires est souvent unilatérale. Or, si elle ouvrait davantage son champ d'intervention en ne se limitant pas à la résistance et à la critique, tout le monde en sortirait gagnant, et le dialogue entre intellectuels et politiques serait encouragé”, insiste Richard Miller.

Est-ce à dire que, sous un gouvernement fédéral ancré à droite, le monde universitaire fait preuve d'une pensée de gauche? Le député est prudent. “Il y a peut-être le risque d'une pensée unique que moi je sens davantage à gauche. Mais ce n'est que mon sentiment.”

La parole de l'intellectuel est urgente

Au-delà de cette question, Richard Miller souligne la nécessité de la parole universitaire dans une époque complexe et gagnée par les discours populistes et extrémistes. “Et cette parole de l'universitaire doit aussi s'exprimer sur les réseaux sociaux. Alors que ces derniers ont une influence démesurée, on ne peut les abandonner à leurs dérives. L'intellectuel doit y mouiller sa chemise.”

Richard Miller rejoint également plusieurs inquiétudes exprimées par les académiques devant l'évolution des cursus universitaires qui forment de plus en plus des spécialistes et des techniciens. “En ne parlant plus des ‘humanités’ pour évoquer l'enseignement secondaire, on a perdu l'esprit hu-

maniste de cet enseignement. De grâce, que l'on ne perde pas aussi la signification profonde du mot universitaire, qui vise le développement d'un savoir universel. Oui, la spécialisation et la technicité de certaines filières sont un risque.”

Ce risque de la perte de l'universalité, Richard Miller le considère d'autant plus grand que la question du siècle est “la question de l'humanité”. “La question politique du XIX^e a été la question sociale. Au XX^e, cela a été la question de la démocratie contre les totalitarismes. La question de notre siècle est la question de l'humanité. Nous avons donc absolument besoin que des intellectuels prennent la parole. Un intellectuel, c'est quelqu'un qui a une expertise dans la matière sur laquelle on l'interroge, mais qui témoigne aussi d'une préoccupation éthique. L'intellectuel n'est pas seulement un expert, or c'est vrai que l'on fait trop souvent appel à eux en tant qu'experts. Aujourd'hui, nous avons particulièrement besoin de la parole des intellectuels.”

Bosco d'Otreppe